



Sainte-Hélène, île de charme, rocher d'exil

MICHEL JANTZEN

Résumé : *Sans l'exil imposé à l'empereur des Français sur cette île, son nom serait resté le privilège de quelques navigateurs. Avec Napoléon le destin historique de ce petit territoire change et entre de plain-pied dans la légende. Aujourd'hui son nom est connu de tous et élevé au rang de mythe, un phénomène que va encore accélérer, pour le pire et le meilleur avec l'arrivée des premiers avions.*

Mots-clés : *Île d'Elbe, Empereur, Napoléon 1^{er}, Longwood, Exil.*

L'île

Tous les Français connaissent le nom de Sainte-Hélène associé à la mort de Napoléon, ne serait-ce que par une comptine enfantine évoquant stupidement l'événement, mais nombreux sont nos compatriotes qui hésitent à situer cette poussière volcanique perdue au Sud de l'Océan Atlantique (**fig. 1**).

L'île de Sainte-Hélène est à 5°43 de longitude Est et à 15°56 de latitude Sud. C'est-à-dire à la longitude moyenne de la France et exactement à la latitude de Brasilia : entre le tropique Sud et l'Equateur. Le Brésil est à 3 500 km à l'Ouest, l'Angola à 2 000 km à l'Est, la ville du Cap à 3 500 km au Sud-Est. Les îles les plus proches sont Ascension à 1 500 km au Nord-Ouest et Tristan da Cunha à 3 000 km au Sud. Sa surface est de

122 km², c'est-à-dire environ la surface de Paris *intra-muros*. On ne peut trouver meilleur endroit pour se couper du monde.

Maintes fois décrite, l'approche de cette île est d'une angoissante grandeur. La vision est à l'opposé d'un paradis tropical : citadelle de falaises plongeant dans des profondeurs abyssales ne permettant aucune plage, pas de végétations visibles. On accède à cette forteresse naturelle par le Nord (**fig. 2**).

Jamestown, la capitale par laquelle on aborde, est blottie dans une étroite et profonde vallée. Elle réunit en un point tous les commerces et services, du palais du gouverneur à la principale église. L'île culmine à 800 m au pic de Diane, le climat tropical est tempéré par l'alizé Sud-Est. La production agricole est très réduite et les 4 000 habitants (Héliéniens ou Saints) sont dépendants du bateau. (**fig. 3 et 4**).

Par un réseau routier à voie unique on découvre un verdoyant paysage de vallées qui couvrent environ le tiers de l'île principalement vers l'Ouest. Vers l'Est, le relief moins prononcé est marqué par un vaste plateau où alternent plus qu'ailleurs pluie, vent, chaleur. Le reste est un superbe chaos volcanique associant les chaudes couleurs des laves aux verts ombrages et au bleu de l'océan (**fig. 5**).

Sainte-Hélène ne peut faire vivre tous ses enfants qui s'expatrient vers l'Angleterre, l'Afrique du Sud, les îles Malouines ou Ascension pour revenir à la retraite sur cette île dont la gangue d'austères falaises dissimule pour partie une séduisante campagne si précieuse dans ce total isolement.

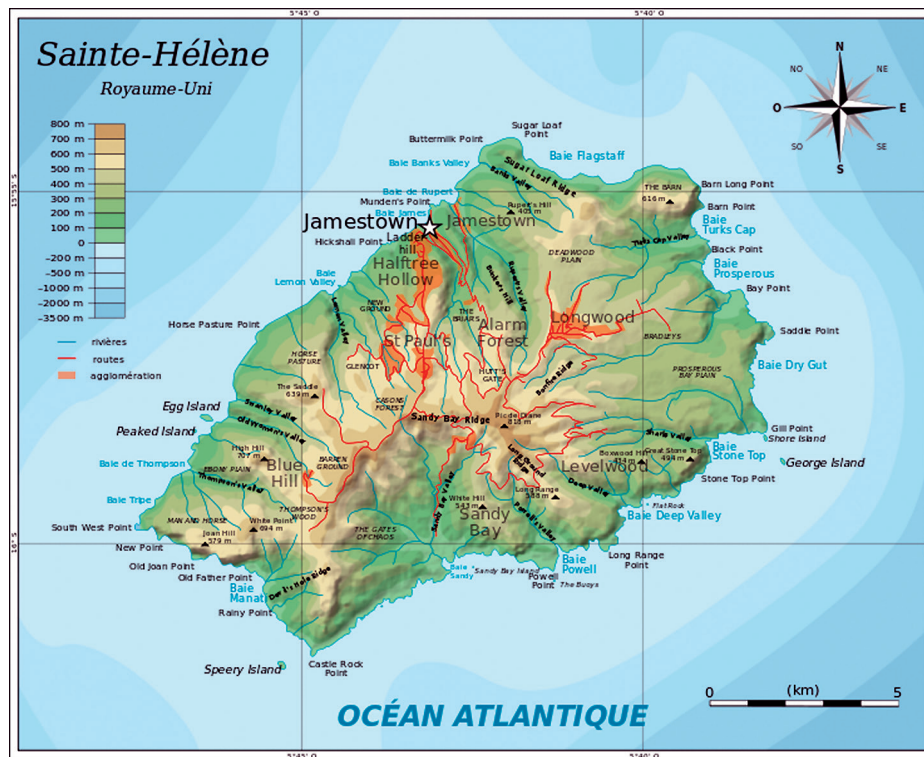


Fig. 1 : « La petite île ».

Peu perturbée par un tourisme excessif, cette population est très accueillante et chaleureuse. Elle porte en elle l'histoire de son île exprimée par la gamme complète du métissage. De lointains ancêtres poussés par les alizés, à l'époque de la marine à voile, sont venus d'Océanie, principalement des anciennes possessions anglaises mais aussi d'Afrique et, bien entendu, d'Europe. La langue unique est l'Anglais.

Jusqu'au jour prochain où se posera le premier avion, on accède à Sainte-Hélène à bord du bateau éponyme. Dernier bateau du courrier au monde, le cargo mixte RMS ST HELENA relie le Cap à l'île en cinq jours, poursuit sa croisière vers Ascension, pour revenir neuf jours plus tard. Accueillis en amis par l'équipage, ce sont cinq jours de détente sur ce navire, chaleureusement désuet (fig. 6).

Le temps s'écoule face à un horizon vide où l'on scrute d'improbables baleines. Il y a des jeux, des films, des joueurs de cricket sur la plage arrière et même une petite piscine. Les repas y sont savoureux, annoncés par un «jingle bells» musical qui vous met en appétit. La croisière s'achève à l'aube du cinquième jour où les curieux massés sur la passerelle attendent une ouverture dans la brume pour crier «Terre!».

En l'absence d'un port, le bateau reste en rade et les voyageurs sont débarqués au rythme de la rotation d'un canot qui vous dépose au pied d'un escalier ou plus exactement aidé par de solides gaillards qui vous jettent sur la terre ferme. Hormis les moteurs, tout se passe comme en 1815, mais l'escalier est aujourd'hui en béton.



Fig. 2 : L'approche.



Fig. 3 : Jamestown – vue générale vers le Nord.



Fig. 4 : Jamestown – la grande rue.



Fig. 5 : La côte Sud.

Après un très sévère contrôle douanier et le franchissement du rempart, on pénètre dans le village capitale. Les élégantes maisons de deux à trois niveaux resserrées sur la rue principale donnent à cette modeste bourgade des allures de petite ville anglaise.

Résumé historique

Sainte-Hélène fut découverte, le 21 mai 1502, par le navigateur portugais Joao da Nova Castella. Ile déserte, providentielle sur la route des Indes, sa position fut longtemps tenue secrète dans l'illusoire intention d'exclusivité ! Sa vocation carcérale s'affirme très vite :

- en 1515, le premier habitant Fernando LOPES, renégat portugais, est débarqué avec quatre esclaves bientôt rejoints par des fugitifs et quelques femmes. Lopes, bien que mutilé à l'extrême¹, met l'île en culture avec succès ;

1. Condamné pour trahison, le châtement suprême est épargné à Lopez. Albuquerque, qui était homme de parole, se montre clément. Il se contente de lui trancher le nez, les oreilles, la main droite et le pouce de la gauche, de lui arracher les poils de la barbe et les cheveux et finalement de panser les plaies avec de la « boue de porcherie ».



Fig. 6 : RMS St Helena au débarquement.

- en 1588, Thomas CAVENDISH, de retour de mission pour le compte de la reine Elisabeth d'Angleterre, aborde Sainte-Hélène et décrit un véritable paradis terrestre² ;
- en 1633, l'île devient hollandaise et par un brutal changement de politique tendant à priver les navires de passage de ravitaillement, ses nouveaux maîtres en détruisent les cultures ;
- l'île est bientôt occupée par les troupes anglaises et la charte de possession de « l'honorable Compagnie des Indes orientales anglaises » est signée en 1661. L'île devient en quelque sorte de statut privé car, bien que placée sous pavillon anglais, elle est la propriété de la C^{ie} des Indes. Elle le restera jusqu'en 1833 où elle sera définitivement rattachée à la couronne d'Angleterre (cette particularité ne sera pas, entre autres, étrangère au choix du lieu d'exil de Napoléon le plaçant ainsi un peu hors des lois anglaises sous lesquelles il pensait pouvoir s'abriter).

L'île se peuple d'émigrants et d'esclaves. Une société se constitue progressivement, les mœurs civiles et religieuses sont le reflet d'une population assez frustrée³. Escale de choix pour la marine à voile au retour des Indes, l'alizé Sud-Est pousse presque naturellement les

2. Cette vallée est la plus belle et la plus grande étendue plane de l'île qui soit située à proximité de la mer ; l'atmosphère y est douce et plaisante, fruits et herbes potagères y poussent en abondance. Les figuiers sont lourds de fruits : sur chaque arbre il y a des fruits à divers stades de mûrissement et il en va ainsi pendant toute l'année. La raison en est que l'île est très près du soleil. On trouve également une grande quantité d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de limoniers ; tous ont été plantés avec soin, avec des allées courant sous les branches à l'abri du soleil. Chaque coin disponible est planté de persil, d'oseille, de fenouil, d'anis, de moutarde, de radis ou autres bons légumes. L'eau fraîche d'un ruisseau traverse ce verger et permet, à peu de frais, d'irriguer les plantations de la vallée. (...)

3. « Le gouverneur doit convier chaque jour ses conseillers et principaux officiers, du moins eux qui sont proprement vêtus, qui ne sont pas affligés de maladies contagieuses et qui ne sont pas ivres ».

« Les ministres du culte sont souvent des individus tapageurs, querelleurs et sans scrupule. Ainsi, un prêtre recevra un blâme et sera qualifié, par les directeurs eux-mêmes d'avare et d'accapareur, un autre sera estimé dans un rapport sot, menteur et ivrogne, un autre encore, connu pour ses vices et ses débauches, sera même soupçonné d'être un incendiaire. On peut encore citer le cas d'un prêtre, notoirement ivrogne et débauché, qui se querelle violemment avec son voisin et jure publiquement d'avoir son sang. »

bateaux vers cette terre qui leur fournira eau et vivres fraîches. Les autres « services » rendus aux marins lui vaudront aussi le titre de lupanar de l'Atlantique. La prospérité cessera avec l'ouverture du canal de Suez et l'innovation de la marine à vapeur. Cette île qui fut autrefois pourvoyeuse de nourritures attend aujourd'hui beaucoup du bateau du courrier.

La vocation carcérale inaugurée avec le premier habitant se poursuivra après la mort de Napoléon, le plus illustre de ses prisonniers :

- en 1890-1897, le chef Zoulou DINIZOULOU fera un séjour contraint à Sainte-Hélène. Homme curieux et affable, il laissera le souvenir d'un hôte soucieux de s'assimiler au mode de vie de ses géoliers ;
- en 1900-1902 pendant la guerre qui opposa l'Angleterre aux colons du Transvaal et de l'état d'Orange, Sainte-Hélène accueillit près de 6000 prisonniers Boers. Ces militaires (officiers et soldats) furent cantonnés sous la tente. Curieusement leur présence dans l'île apportera une certaine prospérité, les îliens tirèrent partie de cette opportunité commerciale. Politiquement l'intérêt que ces Boers portaient à la mémoire de Napoléon (fraternité de captifs de l'Anglais oblige !) indisposait un peu les autorités, ce qui n'a pas effacé l'impression favorable qu'a laissé leur séjour. Une épidémie de fièvre typhoïde a frappé ces colons dont 180 d'entre eux reposent dans l'île au cimetière de Knoll Combes près d'un mémorial consacré à cette guerre ;
- entre 1907 et 1909, une nouvelle révolte zouloue ramena pour un temps des prisonniers à Sainte-Hélène. Pour la première fois, l'opinion publique exprima sa lassitude de vivre dans une île prison. Hélas, de 1917 à 1921, le Sultan de Zanzibar, son harem et sa suite firent un séjour forcé à Sainte-Hélène.

L'île n'en avait pas fini avec les prisonniers de 1957 à 1961, trois indépendantistes du protectorat de Barheine furent exilés à Sainte-Hélène. Après une bataille juridique autour de la notion d'« Habeas Corpus » en rapport avec la nature de leur détention, ils furent libérés. Cet ultime épisode carcéral marqua la fin de « l'Alcatraz de l'Atlantique ». En 1966, une constitution accorda une petite autonomie à ce confetti de l'empire britannique. S'il existe toujours une prison à Sainte-Hélène, elle n'abrite aujourd'hui que les délinquants de l'île.

Napoléon

Après Waterloo (18 juin 1815), Napoléon vaincu envisage de partir pour les Etats-Unis par Rochefort. La Royal Navy bloque l'estuaire de la Charente, c'est depuis l'île d'Aix que l'empereur déchu s'adresse à son puissant vainqueur sollicitant l'asile politique en se soumettant à ses lois. Convaincu d'être accueilli comme un loyal ennemi, il embarque le 15 juillet sur le *Bellérophon* pour l'Angleterre.

Il n'y débarquera jamais. Les manifestations de sympathie et de curiosité de la population qui cerne le navire à l'ancre à Torbay contraignent les autorités à déplacer le mouillage à Plymouth où les mêmes manifestations se produisent. Après une longue attente, il est signifié au prisonnier son lieu d'exil. Le 9 août, Napoléon et les quelques Français qui l'accompagnent embarquent sur le *Northumberland* escorté de sept bateaux. Le gros de l'escadre parviendra en vue de Sainte-Hélène, le 15 octobre.

Au choix de l'Empereur, le débarquement aura lieu le 17, à la tombée de la nuit, soit à un jour près quatre mois après la défaite de Waterloo, Napoléon était alors âgé de 46 ans. Le gouvernement anglais refusant son titre impérial, le désignera désormais comme le Général Bonaparte.

Les dernières nouvelles de l'extérieur parviennent aux îliens avec l'arrivée de l'escadre, stupéfaction, embarras, curiosité ! « L'ogre Corse » qui fit trembler l'Europe pendant quinze ans partagera désormais leur quotidien. Comment accueillir ces Français ?

À bord du *Northumberland*, Napoléon d'abord silencieux se libère dans un rêve du passé : « *Ce n'est pas un joli séjour, j'aurais mieux fait de rester en Égypte, je serai aujourd'hui empereur de tout l'Orient !* ».

Pour cette petite cour familière des paysages d'Europe et des jardins classiques des palais, ce lieu évoque les portes de l'Enfer. Atterrée par ce rocher surgissant de la brume, une dame s'écrie : « *C'est le diable qui a chîé cette île en volant d'un monde à l'autre !* ».

À terre, on s'organise pour régler le problème de l'hébergement : provisoirement les Français seront logés dans la pension Porteous située à proximité du quai de débarquement⁴. Cette maison auberge conforme à la typologie locale était largement ouverte sur la rue. La population de l'île, assemblée pour l'événement, poussait la curiosité à l'indiscrétion rendant le quotidien des Français difficilement vivable. Elle fut détruite par un incendie à la fin du XIX^e siècle, elle est aujourd'hui remplacée par un nouveau bâtiment. On se presse, pendant ce temps, d'aménager Longwood House retenue pour la résidence définitive. Cette construction, mi-maison, mi-grange, est située sur un vaste plateau à l'Est. Elle est distante d'environ 10 km de Jamestown dans la partie de l'île où le climat est le moins clément, mais dans un site assez aisé à surveiller.

Des agrandissements sont en cours. Au premier jour, après le débarquement, de grand matin, Napoléon et ses généraux partent à cheval pour découvrir ce chantier débutant. Au retour, inquiet de devoir subir de nouveau

4. « *Impatients de voir l'illustre prisonnier, poursuit la jeune Betsy Balcombe, nous décidâmes de descendre dans la vallée pour assister à son débarquement. Il était presque nuit lorsque nous parvîmes au port : au même moment un canot se détachait du Northumberland et lorsqu'il eut touché le quai nous en vîmes sortir un personnage qu'on nous dit être l'Empereur, mais l'obscurité nous empêcha de voir ses traits. Il passa avec l'amiral et le général Bertrand, au milieu des troupes qui formaient la haie ; mais comme il était enveloppé dans son manteau, je ne pus entrevoir que l'éclat furtif de l'étoile en diamants qu'il portait sur la poitrine.* »



Fig. 7 : Les Briars au temps de l'exil et les alentours.

la promiscuité de la pension, l'Empereur aperçoit un charmant pavillon dans la proximité de Jamestown. Il sollicite et obtient des propriétaires la possibilité d'y vivre dans l'attente de son séjour définitif. Ce modeste vivsque de 25 m² est une dépendance de la propriété « Les Briars », domaine des Balcombe, William Balcombe était intendant de la Compagnie des Indes (fig. 7).

Chaleureusement accueilli par cette famille, Napoléon vivra là les meilleurs instants de son exil, marqués par la complicité qui s'établira avec Betsy, fillette de 13 ans dont les espiègleries charment cet inattendu compagnon de jeux⁵.

Le 10 décembre s'achève ce temps plutôt heureux. Les travaux achevés, la maison de Longwood est prête pour l'ultime épisode.

Les travaux entrepris par les marins du Northumberland ont à peine amélioré cette médiocre demeure. Les espaces intérieurs réduits résultent de l'accommodement d'un état préexistant plus que d'une organisation raisonnée. La répartition des différentes pièces sans espaces de dégagement impose une inévitable promiscuité et l'on peine à imaginer qu'au premier temps de l'exil Napoléon ordonnera dans cette bicoque le protocole des Tuileries à ses généraux.

D'autres maisons situées à l'Ouest auraient rendu le séjour moins pénible, mais cette partie de l'île beaucoup plus agréable était plutôt réservée au pouvoir local, elle abrite en effet « Plantation House », résidence du Gouverneur, belle demeure toujours affectée à cette fonction.

5. « Vu de près, écrit Betsy, Napoléon paraissait plus petit, surtout à côté de Sir George Cockburn, de haute stature et à la physionomie aristocratique : il perdait aussi de ce grand air qui m'avait frappée à première vue. Il était d'une pâleur de mort. Cependant, ses traits, malgré leur froideur, leur impassibilité et quelque chose de dur, me parurent d'une grande beauté. Dès qu'il eut pris la parole, son sourire enchanteur et la douceur de ses manières firent évanouir jusqu'au moindre vestige de la crainte que j'avais jusqu'alors éprouvée. Il s'assit sur un des sièges rustiques, promena son regard d'aigle sur notre petit appartement et félicita maman sur l'heureuse disposition des Briars ».

L'empereur trouvera cependant à Longwood un élément de confort qui lui faisait gravement défaut depuis son départ de France : une salle de bains. Il passera désormais de nombreuses heures dans sa baignoire. Cette habitude donnera lieu à un grave incident diplomatique : La sentinelle inquiète de ne pas avoir vu le prisonnier depuis plusieurs jours se hissa jusqu'à la fenêtre de la salle de bains au grand scandale des Français.

En annexe de l'habitation principale et au-delà des locaux de service, une aile sera aménagée probablement en réutilisant une ancienne étable. Y seront logés : le mémorialiste Las Cases et son fils, le général Gourgaud, le général de Montholon et son épouse, un médecin et l'officier d'ordonnance anglais, chargé de la surveillance rapprochée.

Les compagnons d'exil n'étaient pas tous des familiers de l'Empereur. Dans la hâte du départ et sous le contrôle anglais, s'étaient retrouvés à bord une poignée de fidèles et d'autres, sinon inconnus mais peu familiers et dont les motivations pour l'exil volontaire étaient assez confuses.

- **Le général Bertrand (grand maréchal du Palais) – 42 ans.** Brillant ingénieur militaire, homme de devoir, fidèle à l'Empereur. Son épouse, Fanny Dillon, d'origine irlandaise parle l'Anglais, privilège essentiel à Sainte-Hélène. Elle est par un lointain cousinage liée à Joséphine de Beauharnais. Cette femme de caractère préfère ne pas vivre à Longwood, les Bertrand occuperont deux cottages successifs dont le dernier est toujours existant.

- **Le général Gourgaud : 32 ans.** Officier d'artillerie, célibataire, pathologiquement jaloux, il voue une passion exclusive à l'empereur. Bien que Gourgaud soit l'un de ses plus anciens compagnons, Napoléon finira par être lassé de cette excessive affection. Il quittera Sainte-Hélène en 1818.

- **Le général Montholon : 32 ans** Carrière militaire moins glorieuse, son ambition le conduira plus volontiers à rechercher le contact des « grands » en leurs palais plutôt que sur les champs de batailles. Albine Le Vasseur, son épouse (dont Napoléon en son temps avait réproposé l'union) charmera les soirées de Longwood. Elle chante et joue du piano et Gourgaud rentré en Europe fera naître par ses écrits la légende ou la réalité d'une liaison avec l'Empereur. Elle quittera Sainte-Hélène en juillet 1819. Montholon condescendant et sentencieux avait été surnommé « Veritas » par les Anglais.

- **Las Cases : 49 ans.** Le mémorialiste s'était embarqué à la hâte sans autre raison que sa passion présumée pour l'Empereur, son fils de 15 ans l'accompagnait. Las Cases, ancien officier de marine, parlait l'Anglais, Napoléon appréciait sa conversation. Son comportement l'avait fait surnommer « le jésuite ». De petite taille, les Anglais disait qu'il poussait le chambellanisme jusqu'à être plus petit que son maître. Une sombre affaire de lettre secrète interceptée le contraignit

à quitter Sainte-Hélène à la fin de 1816. La publication de son « Mémorial » participera grandement à la naissance de la légende « Hélienne ».

- **Marchand : 24 ans.** Premier valet de chambre depuis 1811. Fils d'une « berceuse » du Roi de Rome, son réel attachement à la personne de son maître, la rigueur de son service jusqu'au complet dévouement feront de lui l'une des figures les plus exceptionnelles de l'entourage de Longwood. Embarqué comme serviteur, il deviendra l'un des exécuteurs testamentaires de Napoléon. Bon aquarelliste, il a laissé les représentations les mieux documentées de la maison de Longwood.

- **Saint-Denis : 27 ans (Le mameluk Ali).** Fils d'un serviteur versaillais d'ancien Régime, il entre au service de l'Empereur en tant que piqueur. En 1811, après la défection du véritable mameluk ramené d'Égypte, Napoléon en fait son remplaçant. Costumé à l'orientale, il entre dans l'histoire sous le pseudonyme d'Ali. Sa bonne instruction en fait le bibliothécaire de Longwood.

Le reste du service est composé de domestiques subalternes et fidèles qui pour la plupart restèrent jusqu'à la mort de l'Empereur. Cette petite « colonie française » est forte en tout d'environ trente personnes auxquelles s'ajoutent du personnel civil et militaire anglais et des Chinois amenés sur l'île par les Anglais. Ces Chinois étaient des hommes libres, la complexité de leurs patronymes pour des oreilles occidentales leur avait fait décerner des numéros. Napoléon appréciait particulièrement leur courage et leur habileté.

Cette micro société à peu près isolée du reste du monde, contrainte à la cohabitation sans affinités particulières, connaîtra vite des dissensions. Gens jeunes et ardents (moyenne de 36 ans pour les proches), les potins allaient bon train, les envies, les jalousies, les frustrations, les rivalités exacerbées par un climat épuisant. Les ragots colportés sur Albine de Montholon contraindront Napoléon à s'interposer pour éviter un duel entre Gourgaud et un mari indigné.

L'imagerie populaire a souvent sublimé l'exil de Sainte-Hélène mettant en évidence la dignité impériale outragée. S'il est exact que l'attitude de Napoléon fut bien conforme à cette image, les actes de la vie quotidienne apportent un autre éclairage sur le comportement de son entourage. Les règles de sécurité établies par le gouvernement anglais étaient contraignantes et le désir de liberté imposait des transgressions, nombreuses furent les aventures (parfois fécondes) entre les Français et les Iliennes.

Dans ce monde restreint, les femmes et les enfants des exilés vécurent dans un semi-enfermement qui n'empêcha pas cependant l'épanouissement des familles :

- le 18 juin 1816, Albine de Montholon mit au monde sa fille Napoléone (elle mourra en 1907, seul témoin de l'exil ayant vécu jusqu'au XX^e siècle);
- le 26 janvier 1818, naissance de Joséphine de Montholon, les relations de sa mère avec l'Empereur

firent planer le doute sur sa paternité biologique, elle meurt à Bruxelles le 30 septembre 1819;

- le 17 janvier 1817, naissance d'Arthur Bertrand (Les Bertrand avaient un fils aîné, Napoléon né en 1809);
- le 31 juillet 1820, naissance de Clémence Saint Denis.

Tous ces enfants en marge de la tragédie égayaient les journées à Longwood. Les épouses et mères, seules femmes dans cet étroit cénacle galonné, ne semblent pas avoir entre-elles beaucoup d'affinités. Albine de Montholon, dont la rumeur invérifiable avait fait la maîtresse de Napoléon, quitta l'île prématurément.

Fanny Bertrand qui parlait l'Anglais avait pu conduire de petites mondanités en fréquentant les dames anglaises de la bourgeoisie îlienne. Son indépendance la conduisait à une certaine réserve à l'égard des gens de Longwood et de Napoléon lui-même. Il semble cependant que l'Empereur n'ait pas été insensible à son charme. Il se montra même assez pressant notamment après le départ d'Albine de Montholon, ce qui confirmerait qu'il avait trouvé auprès de cette dernière tous les réconforts qu'apporte à un homme une compagnie féminine.

Si les Français étaient prisonniers, l'état des Iliens était à peine plus enviable sinon pire. L'arrivée sur l'île, qui peinait déjà à nourrir sa population de 3 000 hommes, de troupes destinées à la garde des Français, se traduit par des restrictions alimentaires drastiques pour les civils et les militaires, à cela s'ajoutent les marins de la Royal Navy dont les bateaux tournent en permanence autour de l'île.

Le gouvernement anglais, responsable devant l'Europe, veillait à assurer aux Français un traitement qui ne prête pas à critiques. La table de l'Empereur et de son entourage était pourvue en provisions au-delà du raisonnable de sorte que les inévitables surplus faisaient l'objet d'une fructueuse revente aux malheureux îliens dépourvus⁶. Les civils se voient imposer une obligation de réserve à l'égard des Français. Ceux qui possèdent un bateau (pêcheur) doivent le déclarer et être de retour avant la nuit; un couvre-feu est établi.

Côté Français, un périmètre de promenade correspondant à un rayon d'environ 3 km est créé. Pour sortir de ce cercle, Napoléon doit être accompagné d'un officier anglais, ce qu'il refusera évidemment. Le soir, une ligne de sentinelles cernait la maison, dès la nuit tombée les sorties étaient interdites.

Pour la durée de l'exil, l'île était passée sous commandement militaire. Le premier gouverneur n'était

6. La table principale est abondamment servie puisque le pourvoyeur fournit chaque jour, en moyenne, 30 kilos de boeuf, 6 volailles, 36 œufs, 33 kilos de pain, 5 livres de beurre, 2 livres de lard, 4 kilos de sucre, 1 kilo de café, 1 livre de thé, 4 kilos de chandelles de cire, 1 livre de fromage, 5 livres de farine, 3 kilos de viande salée; 150 kilos de bois à brûler, légumes, fruits, huile et vinaigre. Tous les quinze jours, il envoie en outre 8 canards, 2 dindes, 2 oies, 2 pains de sucre, un demi sac de riz, 2 jambons « n'excédant pas 14 livres », 45 boisseaux de charbon, 7 livres de beurre, du sel, de la moutarde, du poivre, des câpres, de l'huile à brûler et des pois, plus la valeur de quatre livres sterling de poisson et cinq de lait ».

autre que l'officier qui avait conduit Napoléon à Sainte-Hélène à bord du Northumberland, l'amiral Cokburn, loup de mer un peu rude mais juste, voire plutôt libéral dans son administration.

Son successeur débarque le 14 avril 1816. Sir Hudson Lowe, posant le pied sur Sainte-Hélène n'imaginait certainement pas laisser dans l'histoire une réputation aussi fâcheuse, la tâche qui l'attendait était sans doute trop ardue pour lui. Les règlements relatifs à la sécurité avaient été établis à Londres par Lord Bathurst, secrétaire d'Etat à la Guerre et aux Colonies, Hudson Lowe les appliquera avec une rigueur et un zèle extrême qui lui vaudra la réputation d'un géôlier plus que celle d'un gentleman gouverneur. Sa nomination n'était pas fortuite, cet officier avait un rapport négatif avec Napoléon, il avait commandé en Méditerranée une légion de déserteurs corses anti-républicains ralliés à la cause anglaise, les « Corsican rangers », lui confier la surveillance du « Corse » le plus illustre de l'histoire ne pouvait être un hasard. Cette perfidie sera le germe des rapports détestables qui s'établiront entre les deux hommes. Si Lowe se montrera plutôt maladroit, Napoléon ne lui facilitera pas la tâche.

Les frais d'entretien des Français étaient supportés par le gouvernement britannique, à cela s'ajoutait l'argent que les compagnons d'exil avaient pu conserver lors de l'embarquement, mais le budget alloué fut bientôt insuffisant. Cette situation envenimera fortement les relations entre Français et Anglais, le train de vie des Français était pourtant moins misérable que celui des habitants, mais tout était prétexte à discorde. Excédé de ces mesquineries, Napoléon provoqua l'ire du gouverneur en faisant briser et vendre son argenterie. Hudson Lowe pointilleux à l'extrême s'étonnait de la quantité de bois consommé à Longwood House, en grande partie due au chauffage du bain impérial ! Se voulant parfois conciliant, plutôt qu'autoritaire, il demande aux Français de consommer un peu moins de vin et de bien vouloir rendre les bouteilles, choses rares sur l'île. Las ! les Français les brisent et entassent ostensiblement les débris⁷.

Pour alléger les frais de bouche, on établit un poulailler à Longwood, mais en un mois, les rats tuent 140 poulets ! Les rats sont partout, le service achevé la cuisine est leur domaine, ils courent sous les planchers pourris d'humidité, le long des murs couverts de moisissure, cette calamité s'ajoute à un climat redoutable. L'état sanitaire est mauvais.

Napoléon sera soigné par des médecins de la marine anglaise, le premier d'entre-eux O'Meara dont le gouverneur espérait sans doute qu'il apporterait la preuve que Napoléon était un simulateur, a diagnostiqué

7. On s'étonnait, dans une île où tout manque, où le vin est un luxe inouï, des 630 bouteilles livrées toutes les quinze semaines « aux personnes détenues ». Car du 1^{er} octobre au 31 décembre 1816, par exemple, on accepte à Longwood House 3 716 bouteilles – 830 bordeaux, 72 graves, 36 champagne, 2 030 vins du Cap, 552 vins de Ténériffe, 104 de Madère et 92 de Constance ; pendant le premier trimestre 1817 on descendra à 3 336 bouteilles et pendant le second à 3 252.

une hépatite. Il fut immédiatement renvoyé en Angleterre. Le second, Stokoe, confirmera le diagnostic de son prédécesseur. Contredit par Lowe persuadé d'une simulation, il rentre en Angleterre pour être rappelé à Sainte-Hélène et jugé en cour martiale, il est chassé de la Royal Navy, sans pension.

En septembre 1819 débarque à Sainte-Hélène « la petite caravane » envoyée par la mère de l'Empereur. Outre deux prêtres catholiques, s'y trouve également le docteur Antonmarchi piètre praticien très désinvolte, il prescrit cependant à Napoléon de prendre du mouvement en faisant du jardinage d'où la nombreuse iconographie sur l'Empereur au jardin. Devant l'aggravation de l'état du malade, le docteur Arnot, médecin militaire, appelé à son chevet, rendu sans doute prudent par le sort réservé à ses prédécesseurs, se montre d'abord rassurant avant de s'alarmer et de demander à être assisté tardivement par deux confrères qui ne pourront qu'accompagner l'agonie qui s'achève le 5 mai 1821 à 17 h 49.

Les six rencontres entre Lowe et son prisonnier n'étaient que prémices à l'orage qui éclata lors de leur dernière entrevue le 18 août 1816⁸. Lowe ne devait revoir Napoléon que sur son lit de mort, le 6 mai 1821.

Napoléon s'était rendu aux Anglais mais les états coalisés, qui l'avaient vaincu, ne se désintéressèrent pas de son sort. L'Autriche et la Russie nommeront des commissaires qui devront résider à Sainte-Hélène et s'assurer de la présence du prisonnier. Leur rôle apparaît plutôt comme celui d'observateurs : Von Strümer pour l'Autriche, le comte de Balmain pour la Russie, le marquis de Montchenu pour la France. Louis XVIII avait, en effet, été invité à se faire représenter. Aucun de ces commissaires ne sera reçu à Longwood. Le plus pittoresque d'entre-eux fut incontestablement le Français. Nommé par Talleyrand la veille de sa propre disgrâce, cet acte semble avoir été sa dernière plaisanterie officielle.

Le marquis de Montchenu devint rapidement la risée de la colonie⁹ : Dépouvé du moindre tact, ridicule pique-assiette, quémandeur, éternel plaignant, vêtu comme un personnage d'opérette, buvant parfois au-delà de toute limite jusqu'à souiller par ses vomissements la nappe du Gouverneur. Son habitude à s'inviter à l'improviste l'avait fait surnommer le marquis de « *Monte Chez Nous* ». Ses rapports officiels ne sont que réclamations à son ministre qui n'ignore ainsi rien du prix du savon et du foin pour les chevaux à Sainte-Hélène. Le dernier acte de son inutile fonction fut sa visite à

8. Propos rapporté par Napoléon : « *Il [Lowe] me dit que je ne le connaissais pas ; que si je le connaissais, je changerais d'opinion, vous connaître, Monsieur ? lui répondis-je ; comment pourrais-je vous connaître ? On se fait connaître par ses actions ; en commandant sur le champ de bataille. Vous n'avez jamais commandé dans une bataille. Vous n'avez jamais commandé que des vagabonds et des déserteurs corses, des brigands napolitains et piémontais. Je sais le nom de tous les généraux anglais qui se sont distingués ; mais je n'ai jamais entendu parler de vous que comme un [commis] de Bliicher, ou comme un chef de brigands* ».

9. L'avis de Napoléon : « *Je connais ce Montchenu. C'est un vieux c..., un bavard, un général de carrosse qui n'a pas senti la poudre. Je ne le verrai pas !* »

Longwood pour s'incliner après sa mort devant le corps de l'Empereur.

Après la mort de l'Empereur, les Français qui l'avaient accompagné jusqu'à la fin regagnèrent rapidement l'Europe. La maison fut louée à un fermier qui l'aménagea selon ses besoins sans pour autant la démolir mais en la malmenant fortement. Lorsqu'en 1840 les Français revinrent à Sainte-Hélène pour le transfert des cendres aux Invalides, grande fut l'émotion et la consternation devant l'état de dégradation de cette misérable demeure. Les murs étaient en place mais l'intérieur ravagé par l'usage.

Les biens Français de l'île de Sainte-Hélène – Mission de restauration

En 1858, les relations franco-anglaises s'étant sensiblement améliorées, la France où régnait Napoléon III put acquérir une partie des lieux témoins de l'exil de Napoléon I^{er}.

LA MAISON DE LONGWOOD¹⁰

Elle est entourée d'un parc d'environ deux hectares, elle se présente comme un assemblage de bâtiments assez hétéroclites, divisés en trois parties principales (fig. 8) :

- les appartements privés de l'Empereur composés d'une antichambre en bois également salle de billard, d'un salon où son lit avait été transporté lors de son agonie, d'une obscure salle à manger, d'un cabinet de travail, d'une chambre et d'une bibliothèque. Un étroit couloir qui sépare les appartements des services comporte un escalier d'accès aux combles et se poursuit parallèlement à la chambre par la salle de bains. Les pièces de surface médiocre se commandent entre-elles (la chambre de l'Empereur a 17 m² de surface);
- au Sud des appartements privés, les services organisés autour d'une cour intérieure se composent d'une cuisine et arrière-cuisine, des bâtiments de l'argenterie et de la lingerie et d'autres annexes;
- au-delà, l'aile dite « des Généraux », attenante aux services mais sans communication : Une aile en longueur construite à la hâte et de façon précaire, ruinée au moment du rachat de l'ensemble par la France. Les vestiges en furent démolis (fig. 9).

Le premier programme de restauration tendait à sanctuariser les lieux les plus intimement liés à l'exil de l'Empereur et le salon où il était mort.

Ça n'est qu'en 1933 que la nécessité de loger décemment le conservateur conduisit à reconstruire cette aile disparue dite « des Généraux ».

10. Ou plus exactement Longwood Old House pour la distinguer de la nouvelle maison que les Anglais avaient construit pour améliorer le sort des exilés et que Napoléon n'a pas voulu habiter. Cette belle maison a été stupidement démolie en 1950.

L'architecte Marcel Gogois fut chargé de cette mission. Il imagina un bâtiment préfabriqué en structure métallique, réalisée en France, remontée et achevée sur place par les moyens locaux. Une grande partie de cette structure fut à la longue altérée par l'humidité du climat. En 2008, sur l'insistance de la Fondation Napoléon à envisager des travaux, le ministère des Affaires Étrangères me confia une mission d'expertise. Aucun document n'existait à Paris, il était nécessaire de dresser le plan des lieux avant de proposer une restauration qui fut en réalité une reconstruction complète face aux désordres révélés par les sondages préalables. De plus, le programme avait changé, il n'était plus question de loger un conservateur, mais de créer un lieu de conférence, de réception, d'exposition et deux appartements pour l'accueil.

Un projet répondant au programme et à la nécessité de résistance au climat fut approuvé. Les travaux étaient sur le point de commencer lorsque fut proposée en vente publique une aquarelle signée Ibbetson datée de 1821 qui représentait la façade principale de ce même bâtiment. Il me fut donc demandé de revoir mon projet pour le mettre en concordance avec cet irréfutable témoignage. C'est ainsi que fut réédifiée l'aile dite des « Généraux » dans son aspect originel (tout au moins pour la façade Ouest), à la nuance près qu'au temps de l'exil, ce bâtiment était un asile précaire couvert en carton bitumineux où selon Las Cases l'eau de pluie entraînait autant par le toit que par les murs. Il est aujourd'hui une véritable construction conçue pour résister aux rigueurs tropicales et, par conséquent, moins poétiquement délabrée.

LE PAVILLON DES BRIARS (fig. 10)

La famille de William Balcombe qui avait hébergé Napoléon au début de son exil, vécut plus tard en Australie. Le charmant pavillon témoin des jours les moins tristes de l'emprisonnement subsista après démolition de la demeure principale. Avec le temps, la ruine menaçait. La Compagnie héliénienne d'Electricité, propriétaire du terrain, envisagea la démolition. Informé de ce projet, Dame Mabel Brooks, arrière-petite-fille de William Balcombe se porta acquéreuse du pavillon pour l'offrir à la France en 1959.

Des travaux de restauration furent immédiatement entrepris pour rendre sa dignité à cette relique. C'est, aujourd'hui, le lieu le plus agréable, voire le plus émouvant du souvenir Napoléonien à Sainte-Hélène.

Pendant le séjour de l'empereur, Las Cases et son fils vivaient dans le comble minuscule, éclairé de trois petites lucarnes. Après un relevé complet des plans et élévations, j'ai soumis au conservateur un projet de restitution de ce comble et des lucarnes. Les travaux ont été réalisés cette année en s'inspirant de ces dessins.

Le séjour sur l'île étant très court et la charge de travail importante, je sollicitais une collaboratrice qui accepta de m'accompagner. Isabelle Barbett-Desmazières

assure auprès de moi un travail de secrétariat, ses connaissances en architecture sont très utiles, elle conçoit par ailleurs des jardins. Elle fut d'une aide indispensable pour les travaux de relevé et laissa même à Longwood une esquisse pour l'aménagement des jardins Sud-est. J'ajoute qu'elle parle un Anglais convenable ce qui n'est pas mon cas.



Fig. 8 : Longwood Old House – vue Nord-Ouest.



Fig. 9 : L'aile dite « des Généraux » après reconstruction.

LA VALLÉE DE LA TOMBE (ENVIRON 14 HA) (fig. 11 et 12)

Napoléon présentant que ses geôliers exigeraient son inhumation sur l'île de Sainte-Hélène, avait exprimé le vœu de reposer dans une vallée au fond de laquelle jaillissait une source dont il appréciait la fraîcheur de l'eau. C'est là que fut creusé un profond caveau maçonné où fut déposée sa dépouille le 10 mai 1821, enfermée dans quatre cercueils jusqu'au retour des Cendres en 1840.

Ultime conflit franco-anglais : Hudson Lowe s'opposa à ce que fut gravé sur la pierre le seul nom de Napoléon exigeant Napoléon Bonaparte, refus des Français la dalle resta muette. Après le retour des cendres subsista un gouffre béant. Avec le corps, les Français avaient ramené à Paris la pierre tombale. On peut la voir aujourd'hui au milieu d'un jardin adossé à la façade latérale de l'église St Louis des Invalides. Dès l'achat par la France, le tombeau vide fut refermé à l'aide de plusieurs dalles réunies par un support métallique. Une tempête tropicale détruisit cet assemblage qui fut pieusement reconstitué au sol de la cour de



Fig. 10 : Le pavillon des Briars.



Fig. 11 : La vallée de la Tombe.



Fig. 12 : La tombe.

service de Longwood où l'on peut toujours le contempler.

Une nouvelle dalle monolithe l'a aujourd'hui remplacée. Si l'on ajoute à cette énumération, le sarcophage de porphyre de la crypte du Dôme des Invalides, cela fait quatre tombes pour un empereur, quatre tombes curieusement muettes !

Si la solennité du tombeau impérial des Invalides est à la mesure de la glorieuse légende Napoléonienne, la vallée de la Tombe de Sainte-Hélène en est la vision la plus émouvante. Sans trophées, sans ors, sans images de gloire, le visiteur descend par un sentier enherbé à l'abri des frondaisons bordées par les fougères et un fleurissement qui s'enrichit progressivement. La descente est longue et pentue. On pense aux imposants cortèges qui portèrent ces lourds cercueils dans ce fond de vallée pour les en remonter vingt ans plus tard.

Enfin, le sol devient plat, au centre d'une petite clairière contournée par la source est posée la tombe cernée d'une grille à la manière des cimetières provinciaux. Seule note militaire : la guérite du garde qui rappelle que vivant ou mort le grand homme était prisonnier. Récemment ont été plantés des saules, tels qu'étaient les abords en 1821.

Les biens Français sont administrés par le Consul honoraire – Conservateur résidant à Sainte-Hélène, Michel Dancoisne-Martineau. Michel apporte un soin extrême à l'entretien de ces quelques hectares et lieux d'histoire, minuscule et précieuse particules Françaises en terre Anglaise. Dans quelque temps, les avions vont atterrir, Sainte-Hélène ne sera plus réellement une île. Les voyageurs seront privés du charme de la croisière et de l'émotion de la lente découverte par le contour-

nement de ce gigantesque rocher. Pendant cinq siècles, l'immensité océane a imposé ses règles et l'a protégée de la banalité touristique internationale. La capitale historique risque d'être réduite à un objet de curiosité face aux inévitables complexes hôteliers implantés dans d'autres sites. On peut aujourd'hui espérer qu'en l'absence de plages, l'île soit un peu protégée du tourisme de masse qui, inévitablement altère toujours l'esprit des lieux.

Références bibliographiques

MARTINEAU (G.) – *La vie quotidienne à Sainte-Hélène au temps de Napoléon*, Éd. Tallandier, 2005.

Collectif [ss. dir. CHEVALLIER (B.), DANCOISNE-MARTINEAU (M.) et LENTZ (Th.)] – *Sainte-Hélène Ile de mémoire*, Éd Fayard, 2005.

Illustration

MUSEE DE LONGWOOD : Gravure anglaise – 16 janvier 1816 – fig. 7.

Crédit photographique

OFFICE DE TOURISME DE SAINTE-HELENE : fig. 1
M. DANCOISNE-MARTINEAU : fig. 9.

I. BARBETT-DESMAZIÈRES et M. JANTZEN : fig. 2 à 6, 8, 10 à 12.